

Nous avons aujourd'hui une bonne nouvelle à enregistrer. Trente familles canadiennes-françaises qui résident aux Etats-Unis, dans les environs de Natick, R. I., ont acheté des terres dans le canton de Chesham, et sont décidées à revenir au pays en commençant l'exploitation dès le printemps prochain.

Depuis quelque temps, ceux qui s'occupent de la chose ont pu constater que les cultivateurs de la Province de Québec tournent leurs regards moins souvent vers les Etats-Unis et plus souvent vers nos riches cantons de l'Est. La fièvre de l'émigration semble nous laisser petit à petit; nous paraissions mieux apprécier les immenses richesses que nous avons sous la main dans notre propre pays.

Aux Etats-Unis tout n'est pas rose, quoiqu'on en dise, et nos compatriotes s'en aperçoivent. Si tel n'était le cas, ils ne songeraient pas à y revenir.

L'exemple que nous venons de rapporter n'est pas le seul que nous pourrions citer. Souvent on nous écrit des Etats-Unis pour nous faire part des souffrances de nos compatriotes sur cette terre que l'on se plaît trop à nous représenter comme la véritable terre promise.

Ainsi un ami nous écrit du New-Hampshire que la position des canadiens dans sa localité est très-peu enviable, que plusieurs familles vivent misérablement, que toutes désirent retourner au plus tôt en Canada. Dans la localité où réside notre correspondant, les loyers sont de \$8 à \$12 par mois, le bois se vend \$5 à \$10 la corde, la fleur 10 piastres le quart, le lard 25 cents la livre, le beurre 45 cents, le bœuf 20 cts., les patates \$1.20 le minot, etc. Les familles aiment à parler des townships de l'Est et plusieurs s'y établiraient si elles en avaient les moyens, ou si les renseignements ne leur faisaient défaut.

Eh bien ! ce défaut de notions justes sur notre pays va bientôt disparaître. On doit déjà attribuer les faits consolants que nous signalons aux efforts d'hommes dévoués à la colonisation. Les prêtres qui résident dans les townships de l'Est sont de véritables apôtres de la colonisation. Leur travail est constant, et tout humble qu'il est, il n'en a pas moins les plus heureux résultats. Aucun labour ne leur coûte. On en oïte qui, au prix de grands sacrifices personnels, ont fait un relevé de toutes les propriétés à vendre dans leur can-

ton et répandent ensuite ces renseignements dans le pays et à l'étranger.

Nous devons dire que la société de colonisation de St. Hyacinthe fait aussi un grand bien. Les circulaires que le secrétaire répand partout ont pour effet immédiat d'attirer l'attention publique sur nos terres incultes, et nous ne pensons pas exagérer en disant que le mouvement actuel est dû en grande partie à cette société. C'est un honneur pour elle, et en même temps un encouragement à ne pas ralentir ses efforts.

Chose consolante aussi, c'est que la compagnie du Grand-Tronc se montre très-libérale chaque fois que des colons veulent se transporter dans ces cantons éloignés. Ainsi nous apprenons que cinquante personnes du comté de Bagot ont obtenu des billets à moitié prix de St. Hyacinthe à Cookshire, d'où elles se rendront, croyons-nous, dans le township de Dittou.

Voilà de bonnes nouvelles, nous le répétons. Encourageons ce mouvement de colonisation et prenons tous les moyens possibles pour faciliter le retour au milieu de nous des Canadiens qui sont présentement aux Etats-Unis. La colonisation est chose essentielle à la prospérité de la Province de Québec; Le recensement se fait l'année prochaine et si la proportion de notre population avec celle du Haut-Canada était inférieure à ce qu'elle a été depuis dix ans, ce serait pour nous un véritable malheur, car notre influence dans la législature en serait déplorablement diminuée. La colonisation et l'émigration étrangère sont les seuls moyens qui soient à notre disposition pour écarter ce désastre. Nous ne saurions donc y consacrer trop de temps et d'efforts persévérants. Les choses vont bien maintenant, d'après ce que nous pouvons voir; tâchons qu'elles aillent encore mieux.

#### L'ENGRAIS DES COCHONS.

—oo—

Le plus tôt on peut mettre les cochons à l'engrais, après qu'on s'est procuré la nourriture qu'il leur faut, le mieux c'est. Et si telle nourriture est cuite, tant mieux. Les cochons acquièrent de l'embonpoint bien plus rapidement quand ils sont soignés avec de la nourriture cuite qu'avec celle qui ne l'est pas. Si on ne peut faire cuire commodément les aliments, alors on les met dans l'eau assez longtemps pour qu'il se produise une légère fermentation.

#### ETUDIEZ LE SOL DE VOS TERRES

NE CULTIVEZ POINT AU HASARD.

Si un grand nombre de cultivateurs ne sont pas rénumérés des rudes labeurs auxquelles ils se livrent, ce n'est pas qu'ils n'ont pas les moyens d'obtenir de plus grands revenus ni que leur terre ne soit susceptible de leur en donner, mais, il faut bien l'avouer, la culture canadienne est d'une telle uniformité que cela seul nous persuade qu'on agit d'une façon plutôt que d'une autre, seulement par routine et non par suite de calculs et d'observations.

Nous avons répété maintes et maintes fois, que nous ne voudrions point voir nos cultivateurs rejeter tout à coup les vieilles habitudes, les anciens procédés pour en adopter de nouveaux. Un changement aussi subit et aussi complet, serait infailliblement la ruine de ceux qui se seraient décidés à le faire. Mais, il est très possible de chercher petit à petit à changer le vieux système; et on peut et on doit tenter de petites expériences et surtout profiter de celles déjà faites; mais dans tout ce qu'on entreprend il ne faut pas se fier au hasard; un essai doit avoir pour point de départ quelques principes d'économie agricole.

C'est surtout dans le choix des terrains auxquels on veut confier la semence qu'il ne faut pas agir au hasard. C'est pour n'avoir pas étudié le caractère du sol que bien souvent un cultivateur ne récolte pas au gré de ses désirs. On le conçoit tous les terrains ne possèdent pas les mêmes qualités; les uns sont propres à la culture du blé, les autres à celle des pois, ceux-ci à la culture de l'avoine, ceux-là à celle du seigle; d'autres ce sont d'excellents pâturages. Cela vient d'une multitude de causes; tantôt de la nature même des sols, tantôt de son inclinaison. Or si l'on confie à différents terrains des grains qui ne leur conviennent pas, et qui ne peuvent y trouver les substances dont il se nourrit, et entre en plus grande partie dans sa composition, les grains ne compenseront pas les dépenses qu'ils auront coûtées.

Un cultivateur doit donc s'appliquer à bien connaître le caractère du sol de toutes les parties de sa terre; savoir ce qu'il lui faut d'animaux, et quelle espèce de fumier son terrain requiert. Toutes ces connaissances peuvent facilement s'acquérir soit par la lecture des traités qui les enseignent, soit par la conversation avec un agriculteur qui les possède déjà.